

nière insurrection. Il apprécie fort bien la valeur de ces œuvres rustiques auxquelles l'humble condition de leurs auteurs n'ôte rien de leur prix. Il n'hésite pas à penser qu'un recueil celtique complet offert à un public en état d'admirer la muse gaélique sous son costume national obtiendrait la vogue qu'eut en Angleterre autrefois la belle collection de l'évêque Percy. Ce qui a empêché l'éditeur de tenter une aussi louable entreprise, je vais le dire :

Depuis une soixantaine d'années, une certaine indifférence pour la langue indigène a gagné les classes supérieures en Irlande. Tandis que le peuple des campagnes continue à parler généralement le celtique, au-dessus et autour de lui on s'est mis à parler anglais. L'influence de la conquête, nulle sous tant d'autres rapports, l'a emporté ici ; les vainqueurs mêlés aux vaincus sont parvenus insensiblement à leur imposer le joug de leur idiome. Le lien le plus fort et le plus doux qui attache l'homme à son pays s'est trouvé relâché de la sorte, et un poète moderne a pu dire, non sans tristesse :

“ J'ai ouï chanter les jeunes filles sur les eaux du Liffey. Hélas ! elles chantaient en langue saxonne leur pays esclave du Saxon.”

De la cervitude idiomatique au rasselage littéraire, il n'y avait qu'un pas. Il a été franchi, et désormais la poésie anglaise a une branche en Irlande.

Chargée de fruits dès sa naissance, par une rare fortune, cette branche eut tout de suite des admirateurs distingués, tout fiers d'entendre la langue des vainqueurs forcée de chanter les vaincus. Dans l'intérêt de son livre, M. Gavan Duffy a cru devoir s'adresser de préférence au public d'élite dont je parle. Six éditions publiées en douze mois l'auront justifié à ses

propres yeux de n'avoir pas fait sa collection pour les seuls Irlandais parlant le gaélique.

Il est juste toutefois de reconnaître qu'à la langue près le recueil est parfaitement national. Les poètes de talent qui ont concouru à le former, Clarence Mangan, Ferguson, Banim, Keegan, Griffin, Drennan, Callanan, Walsh,—MM. Mac Carthy et Gavan Duffy eux-mêmes—sont par le cœur et par l'esprit aussi Irlandais que pas un : Carolan, Ognive et Maguire reconnaîtraient leur sang en eux. L'âme de la patrie respire dans leurs vers : son histoire, ses révolutions politiques, ses traditions, ses légendes, ses antiques ballades, ses mœurs, ses coutumes, ses nobles actions leur sont familières ; ils aiment ce que l'Irlande a toujours aimé, ils détestent ce qu'elle abhorre, ils vénèrent les objets de sa foi, ils sont fidèles à son culte et à ses douleurs, ils espèrent comme elle contre toute espérance ; et pour l'appeler leur mère en anglais ils ne sont pas moins ses enfants : on sent qu'elle les a nourris du bon lait qui produit des hommes. A mesure qu'on lit leurs chants (et que serait-ce si on les entendait chanter !) les préventions contre la poésie anglo-irlandaise s'affaiblissent ; on avait prêté d'abord l'oreille un peu à contre cœur à cette muse étrangère, mais voilà qu'elle se met à emprunter leurs belles mélodies aux ballades indigènes, à traiter les sujets favoris d'Érin ; mieux encore, à traduire, à renouveler, à propager, dans l'intérêt de compatriotes qui ne les pouvaient plus comprendre, les vieilles chansons du pays ; l'attention s'éveille ; on rêve, on sent les mots celtiques vibrer sous les mots étrangers, on se rappelle les songes charmants qui voltigeaient au-dessus du berceau ; on s'attendrit, on pleure, on est vaincu.